

EKUNI Kaori

DANS LA BARQUE
DE DIEU

Roman traduit du japonais
par Patrick Honnoré



*Éditions
Philippe Picquier*

Titre original : *Kamisama no boto*

© original ????

© 2014, Editions Philippe Picquier
pour la traduction française

Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

En couverture : ????????????????

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : M.-C. Raguin, www.adlitteram-corrections.fr

ISBN : 978-2-8097-0980-3

TAKAHAGI – 1997

J'ai été conçue dans une résidence de vacances sur je ne sais trop quelle île de Méditerranée. Un jour de beau temps, calme plat, ils lisaient tous les deux au bord de la piscine. Maman un gros roman policier, et papa un recueil de nouvelles. Maman raconte que chaque fois qu'il en terminait une, il fallait qu'il lui parle, il ne pouvait pas s'empêcher de l'interrompre dans sa lecture.

Maman buvait un cocktail, un sicilian kiss. C'est à papa que revenait de confectionner les cocktails, et ses sicilian kiss étaient toujours « sucrés à mourir, un goût à l'accoutumance redoutable », paraît-il. Ce liquide sirupeux de couleur ambrée, « c'est le breuvage du bonheur, idéal pour un après-midi en plein air ». Avec les rayons de soleil, les glaçons scintillaient de mille feux. Et tout en lisant, papa n'arrêtait pas de poser ses lèvres sur la nuque de maman. Et à chaque fois, son baiser était si chaud qu'il la faisait fondre, comme elle dit. Ses lèvres étaient toujours brûlantes, elle dit aussi.

Tout était calme, ils étaient seuls, le ciel était bleu autant qu'il pouvait, et il n'y avait aucun souci à l'horizon.

Papa posa longuement ses lèvres sur la nuque de maman, maman laissa échapper un soupir et finit par poser son livre. Maman prit la tête de papa dans ses bras,

papa posa ses mains sur les hanches de maman, leurs jambes se mêlèrent et il la serra dans ses bras. Sans se séparer ils se mirent debout, entrèrent dans la chambre collés l'un à l'autre et s'effondrèrent sur le lit.

Et à chaque fois maman répète : elle n'en était pas encore à la moitié de son troisième sicilian kiss.

Maman affabule souvent, mais cette histoire-là, je crois qu'elle est vraie. Je ne sais pas pourquoi, mais moi aussi j'ai l'impression de m'en souvenir, de ce bord de piscine sous le soleil de cet après-midi-là. De la fraîcheur à l'intérieur de la chambre quand ils sont rentrés, et de la fenêtre ouverte au-dessus du lit.

—

Sur cette plage, le sable est blanc. Ça doit être assez animé une partie de l'été, mais en cette saison, il n'y a jamais un chat. De toute façon, c'est tout petit ici. Il paraît que tout le monde connaît tout le monde. Je m'accroupis et je prends du sable dans ma main. Il y a plein de grains transparents, comme des morceaux de sel. Je laisse tomber le sable, je me relève, je marche. Cela fait deux mois que nous sommes ici, et jour après jour le temps est gris.

Hier, je suis allée à un entretien individuel à l'école de Sôko. Son enseignante référente est une femme, elle m'a dit que Sôko était une très bonne élève.

— C'est une enfant très éveillée...

— Merci, j'ai répondu.

Il y avait des rideaux couleur crème aux fenêtres, et des étagères devant. La salle de classe était vide, et même en plein jour les néons jetaient une lumière blanche.

L'enseignante m'a reçue au milieu de la salle, nous étions assises face à face, un bureau d'élève entre nous, c'était assez comique.

— C'est sans doute parce qu'elle n'est dans cette école que depuis peu... a dit l'enseignante en posant un sourire sur ses lèvres peintes d'un rouge à lèvres beige, mais je la trouve parfois comme enfermée dans sa coquille...

— Sa coquille... ? j'ai répété un peu étonnée. Ce n'est pas un oiseau !

Mais l'enseignante a ajouté d'un air sérieux :

— C'est ça, oui. Mais inutile de vous inquiéter à ce sujet, je pense. C'est juste qu'elle n'est pas encore à l'aise.

J'ai acquiescé.

— Je peux fumer ?

— Non, pas ici, elle a répondu d'un air embêté.

— Oh, pardon.

Sôko n'est pas à l'aise ? je me suis dit en regardant le tableau noir. Eh bien, il y a de quoi. Moi aussi, depuis tout à l'heure, je suis toute tendue.

Sur le tableau noir, il y avait marqué : « mercredi 19 novembre. Responsables de classe : Hinao, Takei, Tsunoda ».

Je marche à grands pas au bord de la mer, en faisant voler ma jupe corolle marron. Le vent est fort. Sôko m'a prêté son CD-Walkman, un objet en plastique sans attrait, un gadget, mais ça marche quand même. Voix enrouée de Rod Stewart. Mer de novembre, odeur de marée à deux heures de l'après-midi. Rod Stewart, c'est mon fétiche. Je fredonne pendant que la musique s'écoule des écouteurs. Je ramasse un morceau de bois à mes pieds et je le lance au loin.

Dans notre immeuble, tous les habitants sont un peu bizarres. La propriétaire est plutôt du genre pète-sec, et puis elle porte des lunettes bizarres à monture carmin.

Aujourd'hui encore, les vagues sont très hautes. On peut dire que c'est à cause des vagues que je me suis décidée à me poser dans cette ville. Il n'y a rien de particulier ici, mis à part un imposant centre de vacances populaires et un golf, mais la mer avec ses vagues puissantes y est superbe. Cette façon dont les vagues se fracassent en flots écumeux.

L'eau abonde dans cette ville. De partout, elle jaillit en chuintant.

J'aime marcher.

Peut-être est-ce l'influence des contes de fées qu'on me lisait souvent dans mon enfance, cela me donne l'impression de me perdre dans la forêt et d'errer en tous sens. Toujours. Ça doit me sécuriser de retrouver un peu cette image quand je me promène.

Je grimpe sur les rochers au bout de la plage. Mes chaussures de daim sans talon sont tellement élimées – elles commencent à se fendre au niveau du petit orteil –, tellement faites à mes pieds, qu'elles sont comme le prolongement de la plante de mes pieds nus. Les rochers ont des aspérités si aiguës que je les sens parfois à travers la semelle. Bruit de vagues, vent imprégné de marée.

Je sors pour une promenade d'une heure, mais si je ne fais pas attention, je laisse facilement passer deux ou trois heures. Depuis toujours c'est comme ça.

— J'étais inquiet, voyons! me grondait souvent M. Momoi, les sourcils froncés. Tu sais la tête que tu fais quand tu regardes les voitures qui passent?

Il lui arrivait comme ça de sortir pour me chercher quand je ne rentrais pas de promenade.

— ... Une tête de ravie, une tête de demeurée, on dirait que tu veux te suicider, que tu vas te jeter dans le vide!

En ce temps-là, j'allais souvent sur le pont piétonnier.

— Moi, sauter dans le vide? Et pourquoi je ferais ça?

— Comment tu veux que je le sache, moi...

M. Momoi était grand, mince, ses cheveux poivre et sel se faisaient rares. Nous rentrions toujours en nous tenant la main.

C'est une amie de ma cousine qui a peint ma plaque « Cours de piano ». Rose pastel, avec un dessin de clavier en bleu foncé tout en bas. Très chic, je l'aime beaucoup.

Je n'ai pas beaucoup d'affaires. Mon piano, ma plaque, et juste un sac de voyage de vêtements. Et mon percolateur à expresso.

Ce percolateur à expresso, c'est un cadeau de M. Momoi.

A cette époque, ici on n'en trouvait pas à usage domestique, seulement des modèles professionnels, énormes. Celui-là, il me l'avait trouvé quelque part en Europe.

Cela fait neuf ans que nous nous sommes séparés. Sôko aura donc bientôt dix ans.

Il est temps de rentrer. Dans la mesure du possible, j'essaie d'être à la maison en fin de journée. Quand Sôko rentre. Les horaires de sortie de l'école sont écrits sur un papier entre les pages de mon agenda – que j'ai décoré avec des photos autocollantes de Sôko et moi.

lundi : 15 h 10

mardi : 16 h 30 (après club jardinage)

mercredi : 14 h 30

jeudi : 15 h 10

vendredi : 15 h 10

samedi : 12 h 10 (une semaine sur deux)

Parfois un peu plus tard, quand elle est de corvée de ménage, mais en général elle rentre à l'heure.

—

Quand je suis arrivée à la maison, maman était en train de lire un livre en prenant un bain de pieds chaud dans la cuvette. Ça lui arrive de temps en temps, elle est frileuse.

— Bonsoir, dit-elle en levant les yeux vers moi.

— Bonjour.

J'ai posé mes affaires – mon cartable à bretelles et mon sac avec la broderie. Le sac, c'est la vieille dame qui habitait près de chez nous à Sôka qui me l'a fait. Il est beige avec un âne et une charrette de fleurs brodés. Puis j'ai jeté un œil sur son livre.

— Qu'est-ce que tu lis ?

Elle m'a montré la couverture et j'ai lu le titre à haute voix.

— *Le Son du piano...* C'est un livre sur le piano ?

— Non, un roman.

Maman a les cheveux coupés très courts. Il paraît que c'est la même coiffure que Giulietta Masina, une actrice. Mes cheveux à moi sont coupés droits à 5 cm en dessous de la ligne des épaules. Des cheveux fins, sans tenue, exactement comme maman. Dommage que tu n'aies pas les cheveux de ton père, dit parfois maman d'un air attristé, en me caressant gentiment la tête.

Papa a des cheveux très noirs, épais, un peu frisottés, des cheveux magnifiques, comme elle dit. D'après maman, j'ai le dos de papa, une belle colonne vertébrale

bien droite, elle dit. Ça se voit quand on passe la main dessus, elle dit aussi.

— Ah oui... tiens, merci, dit maman en me rendant le CD-Walkman que je lui ai prêté ce matin.

Ce CD-Walkman, c'est un cadeau d'adieu de Yû, Mayumi et Chiyomi. Comme je change souvent d'école, je reçois pas mal de cadeaux. Moi, je leur ai offert des crayons avec une tête de chat au bout, à toutes les trois. Ecris à tes amies, me dit toujours maman. Où que l'on déménage au Japon, pour seulement 80 yens tes lettres arriveront toujours à destination, elle dit. Mais moi, je n'aime pas trop écrire des lettres. Quand on écrit on ne peut pas s'empêcher d'attendre une réponse, et quand on attend on s'angoisse en pensant que peut-être il n'y en aura pas, c'est pour ça que je n'aime pas écrire.

L'école primaire où je vais en ce moment, c'est ma troisième école. Ce que j'aime surtout dans cette école, c'est les pneus à moitié plantés dans la terre de la cour.

J'ai commencé à voyager quand j'avais six mois. Bien sûr, je devrais plutôt dire que c'est maman qui a commencé à voyager. Moi, elle m'a juste emmenée avec elle.

— Ah, des chocolats! je me suis écriée en voyant une boîte sur la table de la cuisine. C'est M. Ichijô?

— Oui, a confirmé maman avec un signe de tête. Il était en déplacement à Kôbe.

— Ah bon...

M. Ichijô est un client du Daisy, et un fan attitré de maman. Où qu'elle aille, dès qu'elle commence à travailler, en à peine un mois maman arrive toujours à se faire au moins deux ou trois fans. « Ce sont les règles du jeu », dit-elle pour rire, et certains sont très assidus. Même si, pour maman, ça fait partie de son travail de leur faire bon visage, à ce qu'elle dit.

— Quand tu te seras lavé les mains et que tu auras fait tes gargarismes, tu pourras en goûter un.

Maman donne des leçons de piano à la maison le jour, et travaille au Daisy la nuit. Daisy, c'est le nom d'un bar. Les leçons de piano ne suffisent pas pour vivre, elle n'a que deux élèves pour le moment. Un monsieur à la retraite et une collégienne de quatrième. Ils viennent chacun une fois par semaine, dans la matinée.

Moi, j'ai le droit de jouer du piano n'importe quand, et si je lui demande elle me joue tous les morceaux que je veux, mais elle ne me donne jamais de leçon. Elle me dit que pour apprendre, il vaudrait mieux que je suive les cours d'un autre prof, mais je n'ai pas envie. Moi j'aime mieux la façon de jouer de maman. Surtout Bach.

Le soir, pendant que je fais mes devoirs, maman joue du piano à côté de moi. Par la fenêtre, on voit une petite rivière et une droguerie. Il n'y a vraiment rien du tout dans cette ville. Combien de temps on va rester, cette fois ?

Ce soir, on a mangé du poulet grillé et des légumes bouillis. Quand j'ai fini tout ce qu'il y avait dans mon assiette, maman m'a donné un verre de lait aux fruits. Maman est très exigeante sur la nourriture.

J'ai dit au revoir à maman quand elle est partie à son travail, j'ai fait la vaisselle et j'ai fait un peu de dessin. J'ai dessiné des fleurs, un zèbre et une gazelle, puis la voisine est venue nous apporter des kakis. De tous mes crayons, c'est toujours le blanc et le noir qui s'usent le plus vite.

— Tu gardes toujours la maison toute seule, c'est bien, tu es une gentille petite !

Elle vient de temps en temps m'apporter des fruits ou quelque chose qu'elle a préparé à manger, mais c'est surtout pour vérifier, je sais.

— Et tu as bien fermé la porte? demande-t-elle tout en jetant un coup d'œil sur la cuisinière à gaz pour voir si le feu est bien éteint.

Maman dit que c'est parce qu'elle est de nature inquiète, mais pas méchante.

— Mais un peu envahissante, tout de même! j'ai protesté.

Maman a réfléchi quelques instants avant de répondre :

— Il faut accepter ses petits défauts... Mets bien ce qu'elle te donne à manger au frigo sans y toucher, on ne sait jamais. Le tôfu qu'elle utilise a peut-être dépassé la date limite de consommation...

Alors j'ai juste mangé un morceau de kaki et j'ai mis le reste au frigo.

J'ai l'habitude de rester seule la nuit. Parce qu'en général, c'est toujours un travail de nuit que maman trouve. Une seule fois maman avait trouvé un travail de jour, mais c'est une histoire déjà rangée dans sa boîte.

« Rangée dans sa boîte », c'est une expression à maman et moi pour dire « qui appartient au passé ». Même les choses joyeuses ou gaies, quand c'est fini, ça ne revient plus.

— ... Mais ce n'est pas triste.

Maman portait une jupe de couleur vive à fleurs, je me souviens.

— ... Parce que ce qui est passé ne s'en va jamais. Ça reste là pour toujours. Il n'y a que ce qui est passé que l'on possède vraiment, vois-tu.

Elle m'a dit ça il y a quatre ans, quand j'ai pleuré parce que je ne voulais pas déménager d'une ville où c'était la première fois que je me faisais des amies.

— ... Toutes les choses passées, elles sont rangées dans leur boîte, comme ça tu n'as pas besoin de t'inquiéter, tu ne les perdras jamais. C'est merveilleux, non ?

Parfois, j'essaie d'imaginer la boîte. Sa forme, si elle est grande, comment est le couvercle, sa couleur... Moi, je crois qu'elle est de couleur vive avec des grandes fleurs comme la jupe de maman.

La règle, c'est que je me couche à dix heures. Avant ça, je prends mon bain, je me brosse les dents. Et je prépare mon futon toute seule, bien sûr – et celui de maman aussi. J'éteins la radio qui est restée tout le temps allumée, je règle le réveil sur sept heures et on se met tous les trois au lit. Tous les trois, c'est Ally, l'ours rose et moi. L'ours rose, il a pas de nom. Ally, c'est un cyborg en plastique blanc de dix centimètres de haut, avec une mitrailleuse dans la main droite et un bouclier dans la main gauche. Maman l'a gagné pour moi il y a longtemps dans un game-center. Ça fait des années et des années qu'on dort ensemble.

De temps en temps, on échange les places.

C'est un jeu de mon invention. Je règle le réveil sur toutes les heures, ou toutes les deux heures, ça dépend. Quand ça sonne, on se réveille et on change de position. Par exemple, on commence dans l'ordre à partir de la gauche : Ally, moi et l'ours rose. Au premier changement, c'est moi, l'ours rose et Ally. Le coup d'après, c'est l'ours rose, Ally et moi et ainsi de suite, on change de place. Les jours de congé, maman participe aussi, et c'est beaucoup plus marrant parce qu'on peut profiter des deux futons, et que les deux bouts sont beaucoup plus éloignés l'un de l'autre.

De toutes les villes où j'ai habité jusqu'à maintenant, celle que j'ai préférée, c'est Imaichi. Nous habitons au premier étage d'un bain public. C'est là-bas que j'ai découvert pour la première fois la couleur des rayons du soleil. La fenêtre du bain le matin, la couleur de l'eau chaude, l'odeur de la vapeur...

Il y avait aussi l'institut Suzuki, et ça aussi c'était important. Important pour nous.

L'institut Suzuki, c'était une école de musique dans laquelle maman enseignait le piano et le chant. A temps plein. Autrement dit, elle n'avait pas besoin de travailler la nuit. Si je me rappelle bien, pendant les huit mois que nous avons passés à Imaichi, c'était la seule fois où maman ne travaillait pas la nuit.

Je me lève tous les jours à sept heures. Maman dort encore, parce qu'elle a travaillé jusqu'à tard. Au petit déjeuner, je prends tous les jours céréales et œuf. Je fais cuire l'œuf moi-même. Je le préfère à la coque, mais le plus souvent, je le fais brouillé. En deuxième, je l'aime bien au plat.

Ce matin, c'était sur le plat. Le jaune ne s'est pas cassé quand je l'ai mis sur l'assiette, c'est bon signe. Aujourd'hui, en gym, on a grimper à la barre, et comme c'est ma hantise, un heureux présage est toujours bon à prendre.

Maman dit tout le temps, « à Takahagi, le ciel est toujours gris, c'est comme à Amiens », mais pour une fois aujourd'hui il fait beau. Amiens est une petite ville du nord de la France, et à ce que dit maman, il y fait gris toute l'année.

J'ai mis quelques gouttes de sauce de soja sur mon œuf au plat. Le grand mérite de l'œuf sur le plat à mon sens, c'est qu'il permet toute une variété d'assaisonnements. Habituellement, je le mange avec un peu de sel,

mais quand il y a des épinards au beurre comme garniture, c'est-à-dire le week-end quand c'est maman qui prépare le petit déjeuner, je préfère la sauce cantonaise aux huîtres. Des fois, comme ce matin, j'essaie la sauce de soja, mais c'est plus rare.

Le soleil entre à flots par la fenêtre de la cuisine, et le robinet argenté devient comme blanc. L'eau en jaillit brusquement par saccades, jamais goutte à goutte. C'est la maison qui nous dit bonjour, à maman et moi.

Quand j'ai fini de manger, je porte les couverts jusqu'à l'évier, je me brosse les dents et j'enfile mes chaussettes. Quand je suis prête, je vais dans la chambre où maman dort et je lui dis au revoir, c'est la règle. Maman sort les mains du futon, me caresse les cheveux, et en me serrant fortement la tête dans ses mains, me dit « bonne journée », d'une voix endormie et éraillée.

Mais ce matin-là, je n'ai pas réussi à tout faire dans le temps habituel. Je n'ai pas trouvé les chaussettes que je voulais. J'ai fouillé à fond les tiroirs de la commode. Pas seulement le tiroir des chaussettes. Tous. J'ai cherché dans le panier à linge sale et dans la machine à laver. J'ai pensé que maman avait peut-être cafouillé en rangeant le linge, alors j'ai aussi cherché dans le tiroir de maman. Son tiroir est grand et il fait du bruit quand on l'ouvre.

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

Quand maman s'est redressée dans son futon, il fallait voir l'état de la chambre !

— Je ne trouve pas mes chaussettes ! j'ai dit finalement. Les blanches, avec le petit volant en haut et le liseré bleu foncé fin...

— Tu n'as qu'à en mettre d'autres... elle a lâché en sortant un bras blanc de sous le futon.

Et cette main fine et blanche avait l'air de virevolter dans les airs comme un papillon.

— Non! C'est celles-là que je veux!

J'ai insisté, parce que le pantalon que je voulais mettre ce jour-là était coupé court, pour dégager les chevilles en marchant, et c'est ces chaussettes qu'il faut avec. Une idée soudaine : je suis allée voir sur le balcon, mais non, elles n'étaient pas non plus sur le sèche-linge rond et rose à pinces.

— Bon, décidément...

Maman s'est levée et a mis sur ses épaules le gros gilet qui était posé sur son futon en complément de couverture. Le matin, elle a franchement mauvaise mine.

— Brrr, fait froid...

Elle a enfilé sans attendre ses chaussettes. Elle s'est frotté le visage avec une main.

— Bon, alors... tes chaussettes blanches avec un volant en haut, c'est ça?

Elle a cherché là où j'avais déjà cherché. Les tiroirs, la corbeille à linge, le balcon... En principe, je pars à huit heures cinq et il était déjà huit heures quinze.

— Chaussettes blanches avec un volant en haut... chaussettes blanches avec un volant en haut... elle a répété comme une formule magique.

Comme les fenêtres et les cloisons en papier étaient fermées, il faisait sombre dans la chambre. Une sorte de tristesse m'a prise à voir ainsi maman de dos.

— Laisse, c'est pas grave, j'en mets d'autres...

J'ai pris une paire de chaussettes bleu clair.

— Attends, elles sont bien quelque part, a dit maman.

Mais j'ai enfilé les bleu clair, j'ai mis mon cartable sur le dos et j'ai pris le sac de la vieille dame de Sôka.

— Je ne veux pas arriver en retard à l'école...

Maman m'a regardée et a haussé les sourcils comme pour dire « tant pis! » en ajoutant un geste pour dire que je n'avais qu'à faire comme ça.

— A ce soir!

J'ai mis mes baskets. Sur le placard à chaussures, il y a un objet en argile cuite que j'ai fait quand j'étais en dixième.

— Bonne journée!

Elle est restée debout dans l'entrée, les bras croisés, et elle a fait la grimace à cause de la lumière qui l'a éblouie quand j'ai ouvert la porte.

— Un temps superbe aujourd'hui!

— Oui.

Le froid était vif et sec dehors.

— Bonne journée! elle a dit, comme tous les jours.

— Toi aussi, maman! j'ai répondu en refermant la porte.

J'ai aperçu la voisine qui portait son sac-poubelle au bout du couloir.

Jeudi. En gym, on aura grimper à la barre.

Maman les a retrouvées plus tard, elles étaient coincées entre le lave-linge et le mur.

PREMIÈRE NEIGE

Je vais travailler au bar à vélo. Moi qui suis originaire de Tôkyô, j'ai souvent du mal avec le calme et l'épaisseur pesante des villes de province, depuis neuf ans que je suis en voyage. Mais pour le vélo, c'est bien plus agréable qu'à Tôkyô. Moins de monde et moins de voitures, les routes sont plus larges, le vent apporte de vraies odeurs d'herbes et d'arbres. Surtout au retour, j'adore ça. Il est déjà très tard dans la nuit, il n'y a personne. Je roule en laissant flotter mon foulard autour du cou sur ce chemin sombre, avec les froides étoiles dans le ciel nocturne. Parfois, je me mets en danseuse, et je pédale à toute vitesse, comme un jeune.

Le Daisy est un tout petit bar, à part la patronne et le barman nous sommes deux à y travailler, Maho et moi. Moi, j'ai trente-cinq ans et Maho vingt-neuf, mais il va sans dire qu'au bar nous nous rajeunissons quelque peu toutes les deux.

C'est un bar assez agréable. Sans vouloir me vanter, jusqu'à présent et dans quelque bar que ce soit, je n'ai jamais eu le moindre problème, et je n'ai jamais démissionné avant terme – je veux dire avant de déménager et de quitter la ville.

Mais, comme disait M. Momoi, bien se tenir et se lier, ce n'est pas du tout la même chose.

— Tu ne te lies jamais, toi... disait-il souvent. Pas du genre téméraire à foncer n'importe où tête baissée sans te tenir à la rampe, mais tu ne baisses jamais assez ta garde non plus pour faire ton nid de ce que tu trouves. Ce n'est pas un défaut en soi, mais parfois les gens de ton entourage se sentent un peu seuls.

Il y a un domaine où je suis sûre de moi. Et où que je travaille, c'est de ce talent qu'on tire parti en premier lieu, avant même mon contact avec les clients. Ce talent, c'est le ménage, et plus particulièrement mon coup de chiffon, net et soigné. Par exemple, je retourne les tabourets ronds du comptoir un par un – et ils sont lourds – pour les nettoyer dessous. Pareil pour les lendemains d'enfumage général contre les cafards. Personne ne veut faire l'ouverture ces jours-là, mais moi, ça me motive au contraire, j'arrive même un peu plus tôt que d'habitude.

En principe, le bar ferme à deux heures du matin. Mais s'il y a encore des clients ça peut varier, on reste parfois jusqu'à trois heures. Parfois, c'est le contraire, il n'y a plus personne à minuit alors on regarde le temps passer.

Après la fermeture, en général je prends un café avec Maho. Pour nous réveiller. Et nous changer la tête aussi, avant de rentrer chacune de notre côté.

Elle habite avec son copain.

— J'entretiens mon homme, elle a dit un jour en riant.

Elle est très jolie. Elle porte une chaîne en or très fine au poignet gauche. Un cadeau de son copain, à ce qu'elle dit.

— J'avais dix-sept ans quand j'ai quitté la maison pour un homme, elle m'a raconté aujourd'hui. Je faisais le désespoir de mes parents.

Quand elle rit, elle penche légèrement la tête.

C'est du café soluble. Moi je le fais fort, mais Maho le préfère allongé. Elle ajoute un peu de sucre et de lait.

— Et toi, Yôko, tes parents ?

Je tourne un peu la tête.

— Ma foi, ça fait si longtemps...

Maho a répondu simplement : « ah bon... » avec un doux sourire.

Et maintenant, je roule à vélo contre le vent. Vers la maison où m'attend Sôko.

Quand je suis rentrée, comme d'habitude Sôko dormait déjà dans le futon avec sa peluche et son robot. Je me couche à côté d'elle, comme attirée par son visage. Petite bulle d'air chaud et humide qui monte de l'enfant endormie. Je touche son front, et je remarque que mes doigts sont froids. Mais elle continue à dormir, de son bon sommeil profond. Respiration légère et régulière. Je relève sa mèche de cheveux sur son front. Plusieurs fois. Le contact de l'os du front. Exactement celui de son père.

Le temps semble s'arrêter. Comme si nous étions pour toujours enfermées toutes les deux dans la nuit, Sôko et moi. La nuit est longue. Infinie. Elle a tout absorbé, ne laissant que le silence. La nuit m'a toujours donné cette impression. C'est pour ça que j'aime bien la nuit. Quand je vivais avec M. Momoï aussi. Lui dormait tôt, mais moi, je restais éveillée très tard.

La nuit où Sôko est née aussi. Presque à l'aube. J'étais à l'hôpital, dans une chambre pour quatre, mais deux des lits étaient vides. Dans ce petit espace propre et calme entre le mur et le rideau de tissu blanc ondulant qui partageait la chambre, je me sentais étrangement bien. De la fenêtre, on voyait le parking en bas. A mon chevet, un livre commencé et un verre d'eau avec des glaçons et un embout flexible. Les contractions se rapprochaient comme prévu. J'étais toute seule.

M. Momoi attendait sans dormir, je le savais. Comme je savais qu'il se rongait les sangs, à classer et reclasser les livres de sa bibliothèque, à faire et refaire très soigneusement du thé qu'il laissait refroidir sans le boire. Mais j'étais seule. La nuit était immensément longue.

Entre les contractions, j'ai rêvé de *lui*, bien sûr. Plusieurs fois. Dans mon rêve, il souriait.

« Son os du front qui est si beau... » j'ai pensé à chaque fois, dans mon rêve.

Sôko est née à trois heures cinquante. Elle était menue et elle a crié très faiblement. Encore un peu et on allait la mettre en couveuse.

Une nuit de mai, sans lune. Mais les étoiles brillaient de toute leur lumière. Derrière la petite fenêtre et le rideau blanc. Au-dessus du parking.

Sôko a bougé dans son futon.

— Maman ? dit-elle en ouvrant faiblement les yeux.

— Pardon, je t'ai réveillée... dis-je en la couvrant de mes bras. Je viens de rentrer, tu n'as pas eu peur ?

Sôko entoure mon cou de ses bras.

— Bonsoir ! Non, je n'ai pas eu peur... Il y a Ally.

Je souris au pauvre jouet posé à côté de la tête de ma fille.

— Ah oui, c'est vrai !

Ally est un cyborg en plastique mou. Il a une sorte de fusée dans le dos et plein d'armes terrifiantes.

Quand j'ai retiré ma tête de son bras, Sôko s'était déjà rendormie. Ses petits ongles sont vernis de rose pâle. Elle a fait ça avec ses feutres, sans doute. Je remonte la couette sur ses épaules, je me lève, et je vais à la salle de bains pour me démaquiller.

C'est en sport que nous sommes devenues amies, Rikako et moi. Elle aussi, le grimper à la barre c'est sa hantise. La barre, elle est juste à gauche en entrant par le portail de l'école, dans le coin le plus éloigné des classes.

— C'est les bras, tu crois? j'ai demandé.

Rikako a froncé les sourcils et a regardé les garçons qui grimpaient.

— Je crois que c'est tout dans la paume des mains et la plante des pieds, elle a répondu.

Rikako, elle a des cheveux coupés au bol, et un porte-clés de Myû, la chatte des Pokemon, accroché à son sac.

Après la cantine, pendant la récréation de midi, on court jusqu'à la balançoire à bascule derrière l'école. Tous les jours. Derrière l'école, il y a aussi les pneus pour jouer, l'incinérateur et un coin de trèfles en fleur. En tout cas, j'aime bien aller jouer derrière les écoles, dans toutes les écoles où j'ai été j'aimais bien ça.

Aujourd'hui, pendant qu'on faisait de la balançoire à bascule, Rikako m'a demandé :

— Alors en fait tu habites toute seule avec ta mère. Tu n'as pas d'animal?

— Non.

A la balançoire à bascule, moi je préfère le moment où ça monte, plus que le moment où ça descend. Parce que pour monter on donne un coup de pied par terre, alors que pour descendre, c'est automatique, même si on ne fait rien on descend quand même.

— Ah bon. Nous, on a un chat.

Le moment que j'adore, c'est quand on monte en poussant de toutes ses forces, on sent ses fesses sauter en l'air, c'est très amusant.

— Comment il s'appelle?

— Gu.

— Gu?

— Ben oui, quoi : Gu¹.

Quel nom bizarre, je me suis dit. Il paraît que c'est son père qui l'a appelé comme ça.

Je donne un coup de pied par terre. La planche monte. Au moment exact où Rikako touche terre, ça cogne fort et mes fesses sautent un peu. La bascule, c'est plus amusant quand il y a des nuages dans le ciel.

La cloche des cinq minutes avant la classe a sonné. Les cloches d'école, ça fait toujours un son idiot.

— Je pourrai aller jouer chez toi une prochaine fois? elle m'a demandé en descendant de la balançoire.

Quand je suis arrivée à la maison après l'école, maman était en train de jouer du piano. Le *Clavier bien tempéré*. L'appartement n'est pas insonorisé, ça s'entend à l'extérieur, et comme elle joue avec fougue, je le reconnais tout de suite.

— C'est moi!

Je pose mon sac, je me lave les mains et je fais mes gargarismes.

— Bonsoir!

Sans se lever du piano, maman me serre dans ses bras et plaque sa joue contre ma joue.

— Tu es froide! dit-elle en souriant.

— Ah oui! Il y a une lettre pour les parents...

Je fouille dans mon cartable. Si j'oublie de sortir le cahier de correspondance ou mon bulletin de notes ou les lettres aux parents, elle se fâche pour de vrai.

— Qu'est-ce que tu as fait à l'école aujourd'hui? C'était intéressant? a demandé maman en allumant une cigarette et en disparaissant à la cuisine pour se préparer un café.

1. Poing fermé, ou « caillou » dans le jeu papier-caillou-ciseau.

— Ma foi. Rien de spécial. Lettre aux parents, tiens! j'ai dit en lui remettant la feuille, puis j'ai pris un chocolat sur la table.

Encore un cadeau d'un client, j'imagine. Comme elle dit, elle se nourrit de cigarettes, de café et de chocolats.

— En classe de neige?!

Maman pousse un haut cri puis se tait. Ça, ça veut dire « danger », alors je me prépare au choc.

— C'est hors de question! Absolument hors de question!

Son visage se crispe.

— Il n'est pas question que tu fasses quelque chose d'aussi dangereux. Arrête ça s'il te plaît.

D'abord, j'ai avalé le chocolat, puis j'ai essayé de lui expliquer bien lentement... très prudemment.

— Il y aura un moniteur. Et les maîtres seront toujours avec nous, bien sûr.

— Il n'en est pas question! Absolument hors de question!

Elle m'interrompt et me serre dans ses bras. Une, deux, trois, quatre, cinq secondes, bon poids. Un mélange de shampoing, cigarette et parfum, c'est l'odeur de maman.

— Ça va, j'ai compris... je dis, toujours serrée dans les bras de maman.

Est-ce que j'ai le choix?

— Ça va, j'ai compris, je te dis. Tu peux me lâcher maintenant. Je n'irai pas au ski.

Encore une fois, elle serre plus fort, puis elle me lâche enfin. En un instant, ses yeux et son nez deviennent rouges. Elle a la larme facile, quand son nez devient rouge je vois tout de suite que ça va arriver.

— Pardon, elle dit avec un air d'enfant grondée.

— C'est pas grave, je n'ai pas tellement envie d'y aller, de toute façon, je lui ai répondu en regardant la cigarette qu'elle tenait entre ses doigts.

Avec elle, ça arrive de temps en temps, ce genre de truc.

— Tu as fait tomber la cendre...

Elle regarde d'abord la cigarette qu'elle tient à la main, puis le plancher, puis d'une voix sourde elle dit « c'est pas grave ». La machine à expresso gargouille.

—

— Mais tu y crois pour de vrai ? a demandé Maho, ses fesses menues sur le tabouret qui tourne.

Elle porte une minijupe zèbre et des talons aiguille si fins qu'on dirait qu'ils vont transpercer le plancher.

— Arrête, tu ne crois tout de même pas que tu vas revoir un mec qui a disparu depuis dix ans, non ?

Au bar aujourd'hui, on a installé le sapin de Noël. Un épicéa artificiel, tout petit. Je bois une gorgée de café et je lui souris en guise de réponse. Elle feint la surprise en écarquillant les yeux, mais de toute évidence elle n'est pas surprise du tout. Le coude sur le comptoir et la joue dans la main, elle allume une slim mentholée. Tout ce qui se dit dans un bar, de toute façon, c'est juste pour raconter une histoire. Qui irait douter ou s'étonner pour de vrai d'une histoire ? Une histoire, personne ne prend ça au sérieux.

— Eh bien, ma pauvre...

Elle souffle la fumée entre ses jolies lèvres en bouton de rose. Il y a un petit ours brun clair avec un ruban rouge sur l'un de ses longs ongles.

— C'est mimi, pas vrai ? dit-elle d'un air enjoué en remarquant mon regard. C'est un *nail-seal*.

Elle ouvre son petit sac à main sur ses genoux et m'en montre un autre.

— Tu veux essayer, Yôko ?

Je fais non de la tête en souriant.

— Non merci...

J'ai des mains de pianiste, avec des articulations épaisses, et je coupe mes ongles courts.

— Mais je peux en prendre un ? je demande quand même, en me souvenant des petits ongles de Sôko peints au stylo-feutre rose.

Le lendemain, comme je me sentais un peu enrhumée, j'ai renoncé à la promenade et j'ai passé l'après-midi à lire. Un livre de poche au dos jauni que j'ai déjà lu et relu tant de fois qu'il est tout usé. Un cadeau du père de Sôko, il y a longtemps.

« A partir de maintenant, je n'utiliserai ma tête que pour porter un chapeau », dit le héros à un moment. Quand j'arrive à ce passage, ça me rend toujours triste. Si Maho savait ça, je suis sûre qu'elle n'en reviendrait pas, mais moi je n'ai jamais douté de lui. Il m'a promis de me retrouver. Qu'il me cherchera et me trouvera où que je sois, quoi que je fasse.

N'importe qui aurait vu ses yeux quand il m'a dit ça n'aurait pu qu'y croire. Et même si ça ne se réalise pas, jamais, de toute ma vie jamais je ne douterai de sa promesse.

—

Cette nuit, maman a toussé toute la nuit. Elle n'a pas dû bien dormir, parce que quand je me suis réveillée, elle était déjà levée et était en train de boire un café. Elle dit qu'elle n'a pas de fièvre, mais qu'elle a mal aux abdominaux à force de tousser.

— Comme quoi j'ai des abdominaux, moi aussi... elle a dit d'un air maussade.

Ceci dit, j'ai eu droit à une pomme en prime au petit déjeuner. « Pour une fois que je me lève tôt... » elle a dit en me la pelant. En forme de lapin.

— Ça te fait quelque chose quand tu changes d'école ? m'a demandé Rikako à cheval sur la balançoire, la culotte à l'air derrière la poignée en fer. Aujourd'hui, elle porte une jupe-tunique bleu marine.

— Non, pas beaucoup, j'ai répondu.

Mais c'est un mensonge. En fait, quand j'arrive dans une nouvelle école, j'ai le cœur qui bat comme c'est pas possible. La veille, déjà, je ne peux pas dormir de trouille, et le matin, je ne peux rien avaler. Quand je vois la cour, les casiers à chaussures, le couloir, la salle des profs, à tous les coups j'ai le pressentiment que jamais je ne pourrai m'adapter ici. Le pire, c'est les affiches sur les murs – « on se lave les mains avec le savon », ou « ne pas courir dans le couloir », ce genre-là – ces choses qui me disent que je suis une étrangère.

— Ah bon... a répondu Rikako en tournant la tête sur le côté.

Quand j'arrive dans une nouvelle école, je me répète tout le temps : pas la peine de s'adapter ici, pas la peine de se faire des amies. Quand je me le répète assez, ça devient une super vérité, et comme ça je peux y aller super tranquille. N'importe quelle école même que je connais pas.

Derrière les salles de classe, il y a toujours des endroits à l'ombre. Surtout au bout du bâtiment des classes, là-bas c'est toujours à l'ombre, l'air est humide et froid. Il y a de la mousse et des herbes qui poussent. Quand la cloche de cinq minutes avant la classe sonne, tout le monde retourne en classe mais moi je reste là-bas, debout, je colle mon dos contre le mur du bâtiment et je ferme

les yeux. Je respire fort l'odeur de la terre froide et du mur blanc rugueux. Juste un petit moment.

Après je cours pour ne pas être en retard et j'entre en classe.

— Pourquoi on déménage tout le temps ? j'ai demandé un jour à maman.

C'était le jour où on a déménagé de Sôka. Parce que quand même, à six ans, c'était déjà notre sixième déménagement. Même si les deux premiers je ne m'en souviens pas parce que j'étais encore bébé.

— Tu n'aimes pas déménager ?

Maman était assise au piano, un crayon à la main droite et une cigarette à la gauche. Elle ne les a pas posés pour me prendre sur ses genoux et m'a demandé :

— Tu te plais ici ?

Je n'ai pas répondu. Parce que je ne savais pas bien moi-même ce qui ne me plaisait pas ou ce que je voulais.

— Pourquoi ? j'ai répété à la place. Pourquoi on déménage tout le temps ?

Et là, après avoir embrassé plusieurs fois mes cheveux :

— Parce que, toi et moi, on est embarquées dans la barque de Dieu, elle a répondu.

— La barque de Dieu ? j'ai répété, mais elle n'a rien expliqué de plus.

— Oui, la barque de Dieu, elle a dit, puis elle m'a posée par terre et on n'en a plus reparlé.

Le premier lundi de décembre, maman et moi nous avons fêté l'anniversaire de papa. D'habitude, maman ne boit pas d'alcool, mais chaque année, ce jour-là seulement, elle boit du vin rouge. Moi aussi un peu. Puis maman se met au piano et nous chantons « Joyeux anniversaire ».

Chaque année, nous fêtons quatre anniversaires : celui de maman, le mien, celui de papa et celui de M. Momoi. M. Momoi, c'est l'ancien mari de maman. Il est professeur à l'université de musique, un homme au visage souriant, gentil et calme, « qui jouait Bach d'une façon *suprêmement* correcte », comme dit maman. Entre ma naissance et notre départ en voyage, pendant six mois il a été un père pour moi.

— Viens ici, on va prendre la photo, dit maman.

Alors je me place comme elle me dit, debout à côté d'elle. Collées côte à côte, nous fixons l'objectif de l'appareil photo dont nous avons déclenché le retardateur. Ça fait un petit bruit de frottement, la lumière clignote, puis un claquement tranchant qui donne l'impression de quelque chose d'irremplaçable, et au même instant l'éclair lumineux du flash. Notre sourire est dans la boîte.

C'est la règle, maman prend toujours une photo de nous le jour de l'anniversaire de papa. Un jour, elle les lui montrera, elle dit. Moi qui grandis un petit peu chaque année, et elle qui ne change pas d'un iota (à ce qu'elle dit, bien sûr).

Je pense à papa. Mais je ne sais pas grand-chose de lui. Son nom, sa date de naissance, sa taille et son poids d'il y a dix ans, qu'il avait de beaux cheveux noirs un peu frisottés, qu'il avait les mêmes os que moi – à moins que ce soit moi qui aie les mêmes os que lui? –, qu'il était très fort pour faire des cocktails, qu'après deux jours sans se raser, le troisième jour il était « *suprêmement* sexy », et c'est tout. Et encore, je n'ai jamais pu vérifier.

Le rosbif aux oignons que maman fait chaque année pour l'anniversaire de papa est bon, mais à parler franchement je n'aime pas beaucoup ce jour-là. Je préfère mon anniversaire, celui de maman et celui de M. Momoi.

— On mange le gâteau? me demande maman en posant un bisou sur ma joue.

— Ouais! je réponds.

Et je vais chercher les assiettes à la cuisine. A la radio, on entend la météo en anglais.

Je ne sais pas pourquoi, mais les anniversaires de papa sont toujours un peu tristes. Je me dis que ça doit être parce que maman a l'air un peu triste.

—

Quand je lui ai dit que je voulais divorcer, M. Momoi n'a pas été surpris.

— Ah... Je suis désolé, il m'a dit.

Un seul mot, pas plus. Je n'aurais pas dû lui dire, pour Sôko. Je n'aurais pas dû lui dire que j'allais avoir un bébé. C'est trop tard maintenant, bien sûr.

En regardant Sôko dormir, j'ai terminé le reste de la bouteille de vin. Aujourd'hui, c'est *son* anniversaire.

Il fut un temps où je buvais souvent avec *lui*. Vin ou whisky, il avait toujours un geste très chic pour faire passer l'alcool dans son corps. Moi, j'imaginai toujours le liquide en train de passer par sa gorge, sa poitrine, et tomber tout droit dans son estomac. Et je suis sûre que ça lui faisait du bien. Sa façon de boire de l'alcool, c'était bon pour sa santé.

Nous buvions même le jour. Au fond de son magasin d'instruments de musique. Un magasin tout en longueur, quasiment un couloir, et qui faisait surtout des guitares. Au fond, il y avait un petit comptoir, et c'est là qu'on buvait. Le comptoir faisait présentoir, sous la vitre il y avait des pianicas, des harmonicas, des castagnettes. Comme le soleil n'entrait pas, il faisait toujours très sombre, même le jour, et l'hiver il y avait un petit chauffage électrique en dessous.

Nous buvions du vin. Parfois, on finissait la bouteille à deux. Et on parlait musique. Par exemple, j'ai beaucoup

appris sur les Beatles. Lui, il a dû apprendre quelques petites choses sur Bach, je pense.

La nuit, nous buvions beaucoup plus. Dans un petit bistro de plats bouillis tenu par deux dames, dans un restaurant de cuisine espagnole en sous-sol, dans un resto de saucisses qui avait une pancarte avec marqué « ici, les meilleures saucisses de Tôkyô »...

Nous buvions souvent jusqu'au matin. Au petit matin, on s'embrassait dans la rue et on rentrait en titubant.

Ce serait l'idéal si nous étions dans une ville inconnue, je me disais toujours. Ce serait une ville inconnue et quelque part dans cette ville, il y aurait une maison à nous où on pourrait rentrer. Ça, ce serait l'idéal.

M. Momoi nous traitait de poivrots dégoûtants. De dévergondés, d'incultes et de pauvres malheureux.

J'ai ouvert la fenêtre, et j'ai jeté un œil pour voir quel genre de nuit embrasse l'endroit où je me trouve en ce moment. Je vois une petite rivière, un magasin de bazar et un poteau électrique. Une plaque sur le poteau, avec marqué « école ». L'école, c'est celle de Sôko.

Sôko dort dans un pyjama en pilou crème. Elle a collé le petit ours sur l'ongle de son gros orteil. Assise sur l'encadrement de la fenêtre, j'ai regardé mes ongles de pieds. Moi aussi, j'ai un petit ours sur mon gros orteil. C'est Sôko qui me l'a collé tout à l'heure.

— Et voilà, on est pareilles! elle a dit gaiement.

J'ai bu le fond du verre et j'ai fermé la fenêtre. Le vent piquait tellement il faisait froid. La première neige pourrait bien tomber demain.

DIMANCHE

Des concombres, des *udo*, et les fruits que je veux...
Il fait beau, le vent est doux, il y a mille cinq cents yens dans le porte-monnaie.

Le printemps est arrivé et je suis maintenant en huitième¹. Classe de huitième B. C'est la même maîtresse référente, et le même club jardinage. A partir de la huitième, il y a les délégués, et je suis déléguée en sport. Il n'y a pas grand-chose à faire en sport, juste deux trucs : faire mettre tout le monde en rang sur deux rangées avant le cours de sport – mais en fait, tout le monde se met comme il faut sans qu'on le dise – et aller chercher les équipements et les accessoires de sport dans le local.

Pour les concombres, il y avait six concombres pour trois cent vingt yens ou trois concombres pour deux cent quatre-vingt yens. J'ai hésité. Ça revient moins cher d'en acheter six, mais à deux, juste maman et moi, on risque de pas pouvoir les terminer. J'ai trouvé des *udo*² bien blancs et gros comme il faut. Pour les fruits, comme je peux prendre ceux que je veux, j'ai pris des fraises.

1. Quatrième des six années d'école primaire, équivalent du CM1 ; l'année scolaire commence en avril au Japon.

2. Jeunes pousses d'une herbe de montagne, que l'on peut cuisiner en beignets ou en salade.

— Tu aides ta maman, c'est bien, ça! m'a dit le marchand de légumes en me rendant la monnaie.

Rikako et moi, on a fait un « serment d'amitié ».

Le « serment d'amitié », ça veut dire :

On ne doit jamais révéler nos secrets.

On doit se parler à chaque interclasse, au moins un mot.

On doit rentrer ensemble à la fin de la classe.

On ne doit pas sourire avant de se voir tous les matins (on a le droit de dire bonjour à quelqu'un d'autre avant, mais alors il faut le dire avec le visage sérieux). Ça veut dire que les jours où l'une des deux manque l'école, on ne doit pas sourire de toute la journée.

On doit échanger notre crayon-mine à chaque leçon de calcul.

Depuis la rentrée, ça fait quinze jours qu'on respecte le serment bien comme il faut.

Maman a une nouvelle élève. Une femme au foyer qui a vingt-six ans. Elle vient de déménager de Tôkyô, et depuis qu'elle est à Takahagi elle a de la « situde ». Je l'ai entendue quand elle a dit ça parce que sa leçon, c'est le samedi après-midi, et ensuite, elle bavarde avec maman devant une tasse de thé.

— Qu'est-ce que c'est de la « situde »? j'ai demandé le soir à maman pendant qu'on prenait notre bain.

— De la *situde*? elle a répété en se frottant avec une serviette de toilette fine.

Maman a un corps blanc et lisse. Sa poitrine toute ronde et la ligne du ventre jusqu'aux hanches aussi sont très belles.

— Oui, aujourd'hui, ta nouvelle élève a dit : « Dans cette ville, j'ai de la situde »...

— Ah... elle a répondu.

Puis elle s'est aspergée d'eau chaude pour faire partir la mousse.

— Ça veut dire qu'elle s'ennuie. Qu'elle s'ennuie et qu'elle en a marre. On dit comme ça : éprouver de la lassitude.

— Je m'en doutais... j'ai répondu, en prenant plein d'eau dans la baignoire avec la main pour l'asperger. Je m'en doutais que c'était un mot comme ça.

Ça a fait rire maman. La salle de bains sentait bon le parfum de vanille doux du savon de douche de maman. Ensuite, on s'est mises ensemble dans la baignoire, moi j'ai compté jusqu'à cinquante et je suis sortie la première, j'ai bu un verre de lait et je me suis couchée.

Boire un verre de lait en sortant du bain, c'est la règle. Maman, elle n'aime pas le lait, et pourtant elle m'oblige à en boire tous les jours. Elle dit que c'est bon pour la santé et que j'aime ça. Parce qu'il paraît que papa aimait le lait. N'importe quoi. Bon, en fait, j'aime bien le lait, mais c'est pas pour ça. Surtout après le bain, c'est encore meilleur. J'ai l'impression de le sentir pénétrer direct dans l'estomac, les poumons, le cœur, partout.

Quand je suis rentrée à l'appartement, j'ai croisé la propriétaire devant l'entrée.

Je lui ai dit bonjour. Alors elle a remarqué le sac en plastique avec les *udo* qui dépassaient.

— Ah, Sôko! Tu aides ta maman, c'est bien! elle a dit.

Je n'ai pas su quoi répondre. Parce que faire les courses, c'est vraiment rien de spécial, on le sait bien, maman et moi.

Dans le jardin en ce moment, les forsythias sont en fleur.

Je n'aime pas le printemps. Quelque part, ça me déprime. Il n'y a qu'aux plantes que ça réussit, ce n'est pas juste. Le chat des établissements Ueda, Mécanique automobile, je crois, il me regarde toujours quand je passe devant les ateliers. Même s'il dort, il ouvre exprès les yeux pour me surveiller. L'atelier des établissements Ueda est un vieux bâtiment en bois entièrement peint en blanc. La porte en verre, devant, est toujours ouverte. Juste à côté, il y a un parking, c'est là qu'il me guette.

— Et alors? Qu'est-ce que tu veux? j'ai dit en lui rendant son regard quand je suis passée.

C'est dimanche, il fait beau. Aujourd'hui, à la bibliothèque, à vingt minutes en bus, j'ai emprunté trois livres. Uniquement des romans policiers. Avant de commencer mon voyage, je n'utilisais jamais les bibliothèques, mais en fait, c'est un très bon système. D'abord, ça évite d'accumuler des affaires. C'est très important. Ça a toujours été ma hantise de garder des affaires et c'est encore pire depuis que j'ai fini mes études à la fac. Mieux vaut jeter que garder.

« C'est pas le signe que tu refuses les responsabilités de la vie, ça? m'asticotait parfois M. Momoi. Tu préférerais continuer à vivre dans les nuages, peut-être? »

C'est vrai, d'une certaine façon, les choses qu'on possède nous retiennent attaché sur terre.

La bibliothèque de la ville occupe le coin d'un bâtiment allongé en ciment. C'est petit mais sympathique. Je n'ai pas de voiture, mais il y a un immense parking pour les gens qui viennent en voiture. L'autre avantage de la bibliothèque, c'est qu'on peut demander une nouveauté, le livre arrive au bout d'un certain temps, et même si on est déçu, c'est tout de même moins agaçant que de l'avoir acheté.

Ce matin, pendant que je prenais mon petit déjeuner avec Sôko, on a sonné à la porte. J'ai ouvert. C'était un petit homme rondlet que je ne connaissais pas. J'étais un peu surprise, mais derrière, Sôko a dit :

— M. Takada!

— M. Takada?

J'ai sursauté, mais M. Takada a eu l'air rassuré de remarquer Sôko, alors il s'est retourné vers moi en disant :

— Euh... J'ai cuit ça, alors je vous en ai apporté.

C'étaient des gros haricots rouges bouillis, dans un petit bol couvert de cellophane. La cellophane était couverte de buée, et le bol encore chaud quand je l'ai pris.

Sôko dit que M. Takada est le voisin du dessus. Il vit seul, elle a dit. Pour cuire des haricots comme ça de bon matin, soit il est vraiment très travailleur, soit il n'a rien à faire. Je l'ai remercié et j'ai refermé la porte.

Je n'aime pas le printemps, mais une petite brise printanière, ce n'est pas désagréable. Je fais un petit détour, je marche sur les pas en pierre dans l'allée. Ce qu'il y a de bien quand on se promène, c'est qu'on est tout de suite toute seule.

En rentrant à la maison, j'ai trouvé Sôko en train de dessiner sur la table de la cuisine. C'est « le dessin de Disneyland », elle dit. Je lui ai promis de l'emmener pour les vacances de mai.

— Quelle belle peinture, dis donc! je lui ai dit tout en ouvrant le frigo pour vérifier ce qu'elle avait acheté.

Sur la feuille, elle a dessiné avec ses crayolors de toutes les couleurs plein de petits bonshommes : sans doute les nains de Blanche-Neige.

L'après-midi, j'ai fait mes devoirs pendant que maman jouait du piano. Il y avait des exercices de calcul et une carte de géographie où il fallait mettre les couleurs. Aujourd'hui, maman joue des chansons pop.

Je me rappelle des trucs, par exemple Makoto à Imaichi. C'était le fils des propriétaires du bain public chez qui on logeait, maman et moi. Il avait un an de plus que moi. Ils étaient deux garçons mais lui c'était l'aîné, et son petit frère était encore un bébé, alors il ne pouvait pas jouer avec Makoto. Makoto, il avait des figurines de Jûranger, un ballon rose et un train et il me les prêtait.

Et puis aussi par exemple la vieille dame de Sôka. Celle qui m'a donné le sac brodé à la main pour mon entrée à la grande école. Elle habitait avec sa fille et son gendre, mais il y avait des « frictions » entre elle et sa fille. Il y a des frictions, c'est une expression que j'ai apprise là-bas. Quand nous sommes allées lui dire au revoir le jour où on a déménagé, elle avait les larmes aux yeux.

Après, nous avons habité à Kawagoe. Je n'ai pas de mauvais souvenir de là-bas, sauf le bruit et les tremblements de la machine à laver des voisins qui me faisaient peur. Elle était dans le couloir et toutes les nuits sans exception, ils faisaient la lessive à des heures pas possibles. Mais à part ça, il y avait plusieurs marchands de bonbons et il y avait aussi des lapins à l'école.

La ville que j'ai détestée le plus, c'est Takasaki, où nous avons habité pendant deux ans avant Imaichi. Je ne m'en souviens pas très bien parce que j'étais encore petite, mais je n'aimais pas la crèche, chaque fois je pleurais quand maman partait. Pendant la sieste, souvent j'étais la seule à me réveiller et j'avais peur parce que je me disais que

c'était interdit de se réveiller, alors je me forçais à rester sans bouger avec le cœur qui battait très fort. La chambre était très sombre mais dehors le ciel était bleu autant qu'il pouvait. Je restais sans bouger en écoutant la respiration des autres enfants.

— Ah! *Close to you!*

J'aime bien cette chanson parce qu'elle est jolie et gaie. Au moins, je sais chanter quand ça fait : *Just like me, They long to be close to you*, alors quand le piano arrive à cet endroit, j'arrête mes devoirs, je me précipite vers maman et je chante avec le piano. Quand la chanson est finie, maman m'applaudit.

Avant Takasaki, je ne me rappelle pas. Mais je crois qu'on a habité à Maebashi et à Amatsu-Kominato, un an chaque.

« Toi et moi, on est des nomades! » maman dit souvent en riant.

— Ça doit être amusant, a dit Rikako avec les yeux brillants quand je lui ai raconté qu'on était des nomades, maman et moi.

Mais moi, je ne sais pas si c'est plus amusant d'être des nomades ou pas, parce que depuis que je suis née, je ne connais que la vie de nomade.

« Bah, de toute façon... » je me dis en mordant un crayon de couleur (le bout des crayons de couleur a un goût de bois, c'est bon! Mais si maman me voit, je me fais gronder). Bah, de toute façon, maman et moi, on n'a pas le droit d'arrêter la vie de nomade. Pas avant que papa nous trouve.

—

Après deux heures de piano, c'était le soir, alors je suis allée à la mer avec Sôko. C'est ce que nous faisons tous

les jours où je ne travaille pas, en fin de journée. Sôko venait juste de finir ses devoirs. « J’emmène l’ours rose », elle a dit.

Il a fait beau toute la journée, mais les vagues étaient quand même hautes. J’étais contente. Je préfère les mers agitées aux mers plates. Le vent était froid. Près des rochers, quand une grosse vague arrivait, les embruns qui pleuvaient, c’était extra. La plage blanche continue tout droit le long de la nationale 6. Nous avons marché le long du rivage. Au premier coup d’œil, Sôko a découvert quelque part une branche longue et fine, et elle a marché en la traînant derrière elle. Son ours rose serré bien fort dans ses bras.

— On va jusque là-bas au bout ? je lui ai demandé en pointant le doigt.

Sôko a réfléchi un peu.

— Tu es sûre ? C’est loin, elle a répondu.

— Mais non, pas de problème ! j’ai répliqué en commençant à marcher sans l’attendre.

Le vent de la mer faisait flotter ma jupe.

— J’adore marcher ! j’ai dit.

Alors derrière moi, j’ai entendu Sôko qui disait d’un air boudeur :

— Ça, je sais...

— Et c’est pour ça que j’aime bien les jupes corolles, parce que c’est très pratique pour marcher !

Mais cette fois, Sôko n’a rien répondu. Je me suis retournée pour voir sa réaction, mais elle a dit avec un petit air embêté :

— C’est encore plus pratique en pantalon, non ?

— Ah oui, c’est vrai...

Je n’aime pas beaucoup les pantalons. M. Momoi non plus ne les aimait pas beaucoup. Mais il fallait bien que je réponde quelque chose.

— Regarde, avec une jupe, il faut faire attention à maîtriser les mouvements du bas de la jupe, au moins ça donne vraiment la sensation de marcher, non ?

« Je me demande vraiment pourquoi les femmes tiennent à s'habiller comme les hommes », disait souvent M. Momoi. J'aimais bien ses goûts très classiques. Comme aussi de toujours porter un chapeau pour sortir.

— Tiens, un bout de verre ! j'ai dit en donnant à Sôko un morceau de verre bleu que je venais de trouver.

On trouve beaucoup de morceaux de verre sur la plage. Ils ont été lavés par les vagues et le sable, ils sont tout lisses, tout doux et ronds, avec une surface légèrement poudreuse comme une gomme à encre. Quand on les mouille, ils sont transparents, mais quand ils sèchent ils reprennent leur aspect mat et blanchâtre.

— On dirait un bonbon, pas vrai ?

Une fois, j'en avais mis un dans ma bouche en disant ça, ça avait beaucoup amusé Sôko. Depuis, chaque fois qu'on va à la plage, on en ramasse quelques-uns qu'on ramène à la maison.

Sôko était déjà assez chargée avec sa branche et son ours, alors je le lui ai gardé.

— Ah ! Attends, ici aussi !

Sôko ramasse les bouts de verre l'un après l'autre. Elle les met dans ma main, en agitant sans trop serrer, ça fait un petit cliquetis froid.

La mer au printemps. Dans le ciel qui s'assombrit rapidement et devient bleu-gris, seuls les nuages restent éternellement blancs.

Il me vient tout à coup l'idée de passer acheter du poulet à la boucherie au retour. Puisque Sôko a acheté plein de concombres, je vais faire du poulet froid à l'étouffée, ça ira bien avec.

En revenant de la mer, on a rencontré la dame du restaurant de *râmen*¹.

— Bonjour madame!

Quand je lui ai dit bonjour, la dame m'a répondu avec un sourire :

— Tiens! Sôko! Ça fait si longtemps qu'on ne t'avait pas vue! Tu te promènes?

Maman a souri aussi et a salué de la tête. Mais ensuite elle m'a demandé :

— C'était qui, cette dame?

Décidément, maman n'a aucune mémoire des visages.

— Mais la dame du restaurant de *râmen*, enfin! j'ai dit.

— Pourquoi elle n'a pas son tablier blanc comme d'habitude? Je l'aurais reconnue...

Elle ne fait jamais rien comme tout le monde! Moi, elle m'oblige à mettre mon anorak bleu foncé, et elle, elle sort juste avec un gilet par-dessus son chemisier. Résultat, elle marche en se frictionnant les bras à cause du froid...

Ce soir, pour la première fois depuis longtemps, maman m'a parlé de papa. Elle n'en parle pas souvent, et pourtant, j'adore quand elle me raconte des histoires avec papa.

Et aujourd'hui, c'étaient deux histoires. L'histoire de la résidence de location et des sicilian kiss (c'est sa préférée, à maman), et celle de l'aéroport au petit matin.

Un jour, mon papa et ma maman décidèrent de tout abandonner. Ils fourrèrent leurs affaires dans une valise

1. Soupe de nouilles chinoises.

et allèrent à l'aéroport. De nuit, l'autoroute était déserte (il conduisait suprêmement bien, maman dit). Ils sont donc arrivés à l'aéroport et sont restés dans la voiture jusqu'à l'heure de l'ouverture le lendemain matin. Une toute petite voiture blanche, paraît-il.

Quand le jour s'est levé, papa a déposé maman et la valise devant l'entrée de l'aérogare, et il est allé garer la voiture. L'air était bleu pâle et froid, on voyait encore des étoiles, maman dit. Maman est restée debout là où elle était et a attendu. Dans le froid vif du petit matin.

En apercevant papa qui revenait, elle a senti un grand bonheur. Bien sûr, elle savait qu'il allait revenir, mais le regarder marcher, pour elle c'était toujours le bonheur absolu, elle dit. Ça la fascinait, comme elle dit. Toujours. Toujours.

Pour eux, la destination n'avait aucune importance, du moment que c'était à l'étranger. Le plus loin possible.

Ils se sont inscrits sur la liste d'attente (ce n'était pas la saison touristique, et puis c'était tellement tôt le matin qu'ils n'auraient aucune difficulté à trouver deux billets), puis ils ont bu un café. Debout, appuyés au comptoir de la cafétéria.

— Et après? j'ai demandé à maman comme elle ne disait plus rien. Alors, vous êtes allés où?

Maman a souri.

— Et l'histoire est finie, elle a dit.

— Pourquoi?

— Parce que c'est comme ça.

Je n'étais pas très contente, mais je savais que ça ne servait à rien d'insister.

A la place, j'ai reposé une question que j'ai déjà posée des tas de fois.

— Il était comment, papa ?

— Eh bien...

Elle a réfléchi un peu. Puis :

— Viens là, elle a dit en me prenant sur ses genoux.

Il avait une colonne vertébrale suprêmement belle, comme ça.

Et elle me glisse le doigt sur la colonne vertébrale.

— Et puis un front suprêmement intelligent comme ça.

Elle soulève doucement ma frange de ses doigts froids.

— Et puis il avait le jugement toujours droit.

— Droit ?

— Oui, tout droit, dit-elle, très lentement et très méticuleusement, comme si ces mots possédaient une importance particulière.

Ensuite, nous nous sommes couchées comme si papa était là en faisant le grand jeu de changement de places tous les cinq. Tous les cinq, ça veut dire Ally, l'ours rose, maman, moi, et papa comme s'il était là.

On joue comme ça : on laisse toujours une place pour papa. Même si Ally et l'ours rose sont petits, c'est quand même pas facile de se coucher à cinq sur deux futons, et c'est ça qui est amusant.

— Tu ne sais pas ce que c'est, j'imagine... dit maman pendant qu'on joue à changer de places, mais ton papa, rien qu'en se couchant près de moi, il me transportait instantanément au-delà du bonheur. Chaque fois.

D'après ce qu'elle dit, le corps de papa était assez chaud, et le creux de son épaule s'adaptait exactement à la forme de la joue de maman.

— Quand je dormais près de lui, je n'avais peur de rien.

Elle dit ça. Mais j'en doute. Maman, peur de rien ? Elle qui est si peureuse ?

M. MOMOI

Non, ce n'est la faute de personne si je suis tombée amoureuse de *lui*. Cet amour ne doit rien à personne. Je l'ai rencontré, je suis tombée amoureuse, mais ce n'est pas parce que j'étais malheureuse. En tout cas, je n'étais pas aussi malheureuse que le disaient ma mère, ma tante et mes cousines.

Je monte le long escalier en pierre du sanctuaire shintô.

Ce sanctuaire est l'un de mes endroits préférés dans cette ville. C'est silencieux, il n'y a jamais personne. Et pourtant, l'endroit est toujours balayé et lavé de frais, purifié. Pendant l'été, le feuillage est dense, il y fait frais et agréable, je viens souvent m'y promener. En haut et en bas de l'escalier, à chaque extrémité il y a un *torii* décoré d'une corde rituelle *shimenawa*, le *torii* du bas est normal, en pierre de couleur grise, sec au toucher. En revanche, celui du haut est recouvert de mousse, couleur thé vert *macha*.

Je me tiens droite entre les deux lions *komainu* et je joins les mains. Mais je ne jette pas de pièce dans la boîte à offrandes.

Je ne suis pas particulièrement attirée par la dévotion, mais je ne sais pas, cela m'apaise de faire cela. Au loin, un corbeau pousse un cri.

Je n'ai jamais regretté. Ni d'avoir épousé M. Momoi, ni d'avoir aimé le père de Sôko.

Je ne regrette rien, mais il m'arrive d'avoir peur soudain. Me voilà enfoncée si loin, maintenant.

J'aime le paysage que l'on voit du haut de l'escalier de pierre. Rien ne vient couper la vue, on voit jusqu'aux montagnes au loin. Le ciel, la nature, la route en ciment, les toits éparpillés.

Je redescends sur un rythme binaire : « ta-tan... ta-tan... ta-tan... » Comment cela va-t-il tourner maintenant ? Que vais-je devenir ? Que dois-je faire ?

La route en ciment finit très vite. Elle se transforme en chemin de terre fine et de graviers. Je rentre à la maison par la rue de derrière.

Sôko ne ressemble pas à ce que j'étais quand j'étais petite. Elle ressemble plutôt à ma cousine Mihoko. Une excellente élève qui fait plus que son âge.

« Ne fais pas le désespoir de ta mère, surtout ! » elle me disait souvent. Mihoko était mon aînée de deux ans, et sa sœur Kaho ma cadette de deux ans aussi. Je m'entendais mieux avec Kaho.

« Tu es assez spéciale, Yôko », me disait souvent Kaho.

Depuis toute petite, j'étais une élève médiocre à l'école. J'étais bonne au piano, mais à part ça je ne savais rien faire. J'ai été hospitalisée pour une pneumonie, j'ai fait une fugue, j'ai blessé une amie en me disputant avec elle, bref, je faisais le désespoir de mes parents.

J'ai été admise dans le même collège privé que mes cousines, mais j'ai abandonné avant la fin. Sur mon dossier scolaire, il est marqué que j'ai quitté l'établissement pour raison personnelle et que je suis allée au collège public de l'arrondissement, mais bien sûr, en réalité je me suis fait virer.

A l'époque, je m'étais fait une coiffure extravagante, rose très voyant. Le coiffeur qui m'avait fait la colo appelait ça rose « barbe à papa », mais pour ma cousine Kaho, c'était « couleur de la sirène des cubes *tsumiki*¹ ». Je ne sais pas ce qu'elle entendait par là, d'ailleurs.

Je marche en regardant l'espace de graviers blancs entre le portail de la maison et la porte d'entrée, une allée pour la voiture plutôt qu'un jardin, à vrai dire. Les autres maisons font toutes pousser des fleurs, qui donnent un aspect automnal très coloré. L'une d'elles a même un gros plant d'aubergine en pot devant la porte.

Cela fait un peu plus d'un an que nous sommes dans cette ville. Il va falloir que je commence à penser à déménager.

—

Aujourd'hui, pour la première fois depuis longtemps, j'ai fait tout le chemin de l'école à la maison en marchant sur les talons. Quand j'étais encore dans les petites classes, je trouvais ça très dur, mais maintenant, j'y arrive facilement. Quand je suis arrivée, pour goûter, maman avait fait frire des *donuts*.

— Et Maho ?

— Elle est rentrée.

Les *donuts* sentent bon le sucré dans la cuisine. Sur la porte en verre du placard à vaisselle, il y a plusieurs dessins collés.

1. Cubes ou palets carrés en bois pour les enfants sur lesquels est inscrit un caractère du syllabaire japonais sur une face et un dessin coloré d'un objet commençant par ce caractère de l'autre côté (c'est donc l'équivalent des cubes alphabétiques en Europe). Il est de tradition que le « i » représente toujours une maison (*ie*), le « ro » un robot, le « ha » une fleur (*hana*), etc. Le « ni » représente une sirène (*ningyo*) aux cheveux roses.

— Ah bon... Elle n'est pas restée longtemps, alors.

Hier, Maho a passé la nuit chez nous parce qu'elle s'était disputée avec son copain. Ça arrive. Parfois, elle ne reste qu'une nuit, comme hier, mais parfois elle reste trois nuits.

Maho est une amie de maman. Elle aussi, elle travaille au Daisy. Elle a des cheveux longs et elle est très jolie. Elle sait tout sur les Pokemon et quand on va au karaoké, elle chante avec moi la chanson de Speed.

— Lave-toi les mains et fais tes gargarismes, dit maman.

La semaine dernière, c'était la journée du sport à l'école. Moi, j'étais inscrite pour la gymnastique de groupe et pour la course de haies. On a eu beau temps. Maman était joyeuse en préparant nos boîtes-repas le matin, et elle est venue m'encourager. Dans les épreuves des parents, elle a participé au tir à la corde. Elle était dans la même équipe que le papa de Rikako, alors on les a encouragés en criant très fort. Finalement, on se fatiguait plus à les encourager qu'eux à tirer, ça nous a fait rire quand on a vu qu'on était jambes à moitié pliées comme des crabes tellement on y mettait de force.

— J'adore la musique de la journée du sport à l'école¹, a dit maman le visage en sueur après le tir à la corde, en buvant du thé à la gourde. J'adore tous ces serpentins de couleurs...

Maman, elle aime toujours des trucs bizarres.

A la course de haie, je suis arrivée troisième sur huit. Elle m'a serrée dans ses bras de façon un peu exagérée, en appuyant ma tête contre elle.

1. L'air célèbre de *La Vie parisienne* d'Offenbach est de rigueur lors de cette manifestation annuelle.

— Tu es bien du sang de ton père, toi ! elle a dit gaiement.

Moi, je trouvais que troisième sur huit, c'était pas terrible. Ça l'a étonnée quand je le lui ai dit.

— Eh oui... Tu es aussi ma fille, c'est normal, elle a dit finalement, très sérieusement.

En tout cas, moi, le moment que je préfère le jour du sport, c'est l'heure du repas. J'adore l'odeur des boulettes de riz dans leur algue *nori* qui sortent des boîtes-repas de tout le monde en plein air.

On a mangé aussi les châtaignes bouillies que la propriétaire nous a apportées ce matin.

—

Je ne peux pas m'empêcher de sourire quand je vois les baskets déchaussées de Sôko dans l'entrée. Elle ressemble de plus en plus à son père. Jusqu'à cette façon de laisser ses chaussures, le pied gauche toujours légèrement devant le pied droit, c'est tout lui.

Quand les *donuts* ont été prêts, j'ai préparé du lait pour Sôko et du café pour moi.

Une chanson nostalgique passe à la radio. Je la fredonne doucement. C'est *Heartache Tonight*, des Eagles.

— Tu aimes danser, toi ! m'a dit un jour M. Momoi en riant alors que j'écoutais de la musique dans ma chambre. Ça roule bien, les épaules !

C'est vrai que quand j'écoute un morceau que j'aime bien, je laisse mon corps bouger naturellement.

— ... Et moi, j'aime bien te regarder quand tu dances.

M. Momoi était vraiment gentil. Il était grand et mince, il portait de petites lunettes rondes, ses cheveux denses et doux rejetés en arrière.

— Je ne suis pas contre... avait dit ma mère quand je lui avais annoncé que je voulais me marier avec M. Momoi. Mais il n'y a aucune raison de vous presser pour l'inscription à l'état civil, n'est-ce pas ?

Quand j'ai rencontré M. Momoi, je n'avais plus les cheveux roses. J'étais une étudiante bien sage, avec peu d'amis. M. Momoi était le directeur du département d'études pianistiques. J'ai suivi ses leçons individuelles pendant quatre ans.

Dès que j'ai eu fini mes études, nous sommes allés nous marier civilement sans cérémonie.

— Non mais, tu te rends compte, il n'avait toujours pas cassé avec cette fille !

Hier soir, quand Sôko morte de fatigue d'avoir trop joué est allée se coucher, Maho m'a raconté ses problèmes avec son homme en sirotant un bourbon Wild Turkey coupé d'eau. Je lui ai donné au moins dix coups de pied ! Il s'est protégé la tête avec un coussin, mais il doit être couvert de bleus.

Elle est fâchée, mais pas du tout scandalisée.

— Je lui ai cassé une côte, peut-être bien !

Il y avait même un peu d'inquiétude dans ses mots.

— Tu ne vas pas le quitter ?

A vrai dire, je connaissais la réponse, mais je lui ai posé la question, à titre de formalité. Elle a souri sans un mot, elle a joué du bout du doigt avec le glaçon dans son verre.

— La maîtresse des huitième C, Mme Inoue, est partie en congé maternité. Elle a dit au revoir à tout le monde pendant l'assemblée du matin, a dit Sôko en mangeant un *donuts*. C'est dommage, on ne la verra plus, elle était trop mignonne avec sa tresse !

— Mignonne, vraiment ? j'ai demandé après avoir aspiré une gorgée de café et allumé une cigarette.

— Ben ouais, c'est mignon, les tresses ! elle a répondu de l'air de savoir de quoi elle cause. Et ses vêtements de grossesse aussi, c'était toujours mignon ce qu'elle mettait.

— Ah bon...

Le café devait être un peu trop corsé, un goût amer m'a empli la bouche.

— Et ta maîtresse alors, elle est comment ? Elle n'est pas mignonne ?

— Ben si, elle est mignonne aussi... a répondu Sôko en haussant un peu les épaules, comme si on la forçait.

J'ai énormément de souvenirs de M. Momoi. Finalement, nos relations charnelles ne sont jamais allées au-delà de nous tenir par la main, mais j'aimais beaucoup la température de ses mains, sèches et calleuses. Notre alliance allait vraiment bien à ses mains. Argentée, simple, il ne l'a jamais enlevée. Je ne lui reprochais qu'une chose. C'était de ne rien attendre de moi.

— Ce n'est pas ta faute, il m'a dit ce jour-là en me regardant d'un air triste. C'est mon caractère de ne jamais rien attendre ni espérer de personne.

Cela m'a attristée.

— Ce n'est pas une excuse, je lui ai répondu.

C'était même pire, à vrai dire. Cela devait avoir un rapport avec le fait d'avoir été abandonné par son père quand il était enfant ou d'avoir déjà raté deux mariages avant le nôtre, je n'en sais rien. La seule chose que je sais, maintenant, c'est que moi aussi, finalement, je l'ai quitté.

— Bref, toi aussi tu m'abandonnes... il a ajouté. Même maintenant qu'*il* n'est plus là ?

Il était minuit passé. D'habitude, il dormait depuis longtemps à cette heure.

— Je suis désolée, je lui ai dit en regardant ses pantoufles.

Des pantoufles en cuir de chèvre, noires, très souples. Il tenait beaucoup à ces pantoufles, quand elles étaient usées, il allait spécialement chez Mitsukoshi pour racheter les mêmes.

— Mais ce n'est pas vrai que je n'ai pas de morale, j'ai ajouté en le regardant dans les yeux.

— Pas de morale ?

Derrière ses lunettes, son regard prit un air très légèrement moqueur.

— Oui. *Il* m'a dit que je n'avais pas de morale, mais ce n'est pas vrai. Même s'il n'est plus là, il n'est pas question que je continue à vivre avec vous comme ça, maintenant.

Pendant que je parlais avec lui, je m'inquiétais pour sa mère. Parce qu'il était minuit passé. La mère de M. Momoï avait plus de quatre-vingts ans et vivait toute seule à trois minutes de là à pied. Et tous les soirs, M. Momoï rentrait chez elle pour y passer la nuit.

— C'est *lui* qui t'a dit que tu n'avais pas de morale ?

Il a montré de l'étonnement. De l'étonnement, et même de l'incompréhension.

A vrai dire, *il* n'avait pas dit *tu*, *il* avait dit *nous*. Et c'est vrai que nous n'avions pas de morale. « A tout casser, même ! Que tu es bête. Tu n'avais jamais remarqué ? L'amour est le privilège de ceux qui n'ont pas de morale ! »

— Je crois qu'il ne t'a jamais comprise, alors... a dit M. Momoï avec un petit sourire ironique.

— Encore un verre de lait ?

Sôko a secoué la tête.

— Non merci, elle a répondu.

Quand les *donuts* ont été terminés, nous avons débarrassé la table, fait la vaisselle ensemble, puis nous avons fait de la lecture. Depuis deux ou trois jours, Sôko est plongée avec délices dans *La Caravane* de Wilhelm Hauff.

Le soir, après le départ de maman, j'ai joué du piano. *La Pastorale* du Burgmüller est l'un des rares morceaux que je peux jouer entièrement. Le *Wilder Reiter* de Schumann, je n'arrive qu'à la moitié, et pourtant je l'ai répété autant que j'ai pu.

J'étais énervée. Parce que maman avait fait des allusions à l'idée de déménager, pendant le dîner.

— Où tu voudrais déménager, cette fois?

— On va déménager?

Elle a souri et elle a répondu qu'elle ne savait pas encore, oui mais moi, je le savais déjà.

— Mais ça fait à peine un an!

J'avais mis de la protestation dans ma voix, mais elle a juste répondu dans le vague :

— C'est vrai...

En jouant du piano, je ne sais pas pourquoi, mais les larmes me sont montées aux yeux. J'ai pensé à notre « serment d'amitié » avec Rikako et j'ai eu l'impression de commettre une trahison. J'ai fermé les yeux très fort. Mais ça n'a pas suffi et mes larmes ont mouillé mes paupières et les cils du bas, sans déborder. Alors j'ai joué en frappant à grands coups sur le piano. Le *Wilder Reiter* est un morceau sauvage, c'était exactement ce qu'il me fallait. Même si je me suis arrêtée au milieu.

Je me suis vue dire adieu à la classe quand je changerai d'école. Je monte sur l'estrade, « C'était court mais je vous remercie tous pour votre amitié », j'incline le buste.

J'ai aussi imaginé la réunion d'adieu. Toute la classe est là – cinquième heure du mercredi, j'imagine. Joli carton *shikishi* avec les signatures de tout le monde, petits gâteaux sur les serviettes en papier à fleurs préparés exprès. Après, je dois vider mon casier. Ce n'est pas la fin de l'année, je suis la seule à le faire. Maman viendra sans doute me chercher. Parce qu'il y aura plein de choses à récupérer : les chaussons, les affaires de sport, les ustensiles de calligraphie... Je traverse la cour de l'école avec maman. On va quelque part mais je ne sais pas où. Comme d'habitude.

J'ai éteint la radio, je me suis mise dans le futon et j'ai pensé à papa. Au jour où je le verrai. D'après maman, quand il sourit, « il a un si beau visage ».

— Un si beau visage, c'est comment? je lui ai demandé, et maman a répondu sans hésiter une seconde :

— C'est un visage beau comme celui de ton papa quand il sourit!

— Oui, mais encore?

J'allais me fâcher, alors maman a ri, puis elle a dit « pardon pardon » et elle m'a expliqué.

— C'est le visage de quelqu'un qui a un cœur net et beau. Du soleil dans le cœur. Quand on voit ton papa sourire, on voit tout de suite que c'est quelqu'un qui a le cœur net et beau.

Quand elle parle de papa, maman a toujours un visage très doux. Sa voix devient plus lente, elle cherche soigneusement les mots un à un. Comme quand elle cherche les morceaux de verre sur la plage.

J'ai répété plusieurs fois la scène où je rencontre papa. N'importe quand, n'importe où, quand je le verrai, d'abord je lui ferai un sourire, puis je dirai :

— Enchantée.

Papa aussi dira sans doute :

— Enchanté.

Peut-être nous nous serrons la main. Il remarquera que ma colonne vertébrale et mon front sont les mêmes que les siens. Ensuite, il dira :

— Ça va ?

En souriant avec son « si beau visage ».

Ça m'a un peu calmée de penser à papa.

—

Dès début novembre, notre prochaine destination était fixée. Sakura, dans le département de Chiba. Je ne l'ai pas encore annoncé à Sôko mais je crois qu'elle commence déjà à se douter que nous allons quitter Takahagi. L'endroit n'a pas d'importance. Takahagi s'est révélé un endroit plus agréable que prévu, c'est pourquoi je me suis décidée à partir plus tôt que prévu. Sinon j'ai peur de me lier à cette ville sans y penser. Cela me gênerait. J'ai l'impression que si je me lie à un endroit, je ne *le* reverrai jamais.

— Je reviendrai, je te le promets, il m'a dit un après-midi très chaud de septembre. Je reviendrai. Je te retrouverai. Où que tu sois, je te retrouverai.

— Où que je sois ?

Puis je lui ai souri.

— Mais je n'irai nulle part. Je t'attendrai ici jusqu'à ce que tu reviennes. Je ne bougerai pas d'un pas.

Je ne veux pas me lier à un endroit où il n'est pas. Ce n'est pas là que je dois être.

Sakura m'a paru un endroit tranquille. Au bar – elle avait vu une annonce à propos d'une maison neuve à vendre – , Maho a dit que c'était une ville facile à vivre, alors je suis

allée voir et je me suis décidée tout de suite. Il y a un grand cours de piano qui cherche des profs, ça tombe bien.

Je compte y retourner avec Sôko, pour chercher un appartement.

— Mais pourquoi as-tu fait une promesse pareille? m'a dit ma mère il y a déjà dix ans, presque en pleurant. Tu n'as tout de même pas l'intention de la tenir pour de bon, j'espère?

Bien sûr que je la tiendrai! Surtout une promesse à M. Momoi.

— Je veux que tu quittes Tôkyô, il m'a dit d'un air lugubre.

C'était sa seule condition au divorce.

— Sinon je penserai à toi chaque fois que je verrai une fille avec les cheveux courts, ce serait trop pénible.

Sa voix tremblait.

— Chaque fois que je verrai une petite fille dans la rue, je me demanderai si ce n'est pas Sôko, je ne pourrais pas le supporter.

A cet instant, il n'était pas mon mari, ni le directeur plusieurs fois primé du département d'études pianistique de l'université, c'était juste un vieil homme.

Quand je suis partie de la maison, il a sorti toutes ses cartes de crédit de son portefeuille et me les a données. Il y en avait trois.

— Prends ça. Le code secret est le même pour toutes. La date de ton anniversaire.

Mais je ne les ai jamais utilisées. J'espère que ça ne l'a pas vexé.

Je sors mon bras du futon pour chercher une cigarette et le briquet. J'entends Sôko dans la cuisine qui doit être en train de prendre son petit déjeuner.

Je passe une main sur mon visage froid, je mets une cigarette entre mes lèvres et je l'allume. Je tends l'oreille aux bruits de Sôko. Le bruit qu'elle fait quand elle débarasse la table et porte la vaisselle dans l'évier, le bruit qu'elle fait quand elle ouvre son cartable à bretelles et qu'elle en vérifie le contenu, le bruit qu'elle fait en se brossant les dents dans le cabinet de toilette.

Bientôt, elle viendra ici. Elle fera coulisser la cloison de papier avec précaution. Bon, je vais lui proposer d'aller à Sakura, ce dimanche. Nous allons chercher notre nouvelle maison. Elle n'aura même pas l'air étonnée, je suis sûre. Elle se raidira un instant, mais elle me dira quand même « d'accord ».

J'écrase la cigarette dans le cendrier, je me recouche sur le dos. Je regarde les veines du bois au plafond, comme des motifs décolorés. Je vais pour fredonner la chanson de Rod Stewart, mais ma voix se casse dès les premières notes.

*When I need you, I just close my eyes and I'm with you.
And all that I so want to give you it's only a...*

Où est-il aujourd'hui ? Où est-il ? Que fait-il ?